

VOYAGE EN SOI

Samantha Soreil

Éditions ThoT
Roman

Samantha Soreil, originaire de La Rochelle, habite actuellement à Lyon où elle s'est installée après avoir parcouru l'Asie. Elle partage son temps entre la rédaction, la traduction et l'enseignement du hatha yoga traditionnel. Son roman mêle ses trois grandes passions : la philosophie indienne, la découverte de soi au travers de voyages et l'écriture. Elle transmet également ses réflexions sur la spiritualité, le yoga et sa quête de sens en réalisant des articles sur son site : *dharmalyon.com*

1.

Je pourrai oublier l'expression de ces quatre visages vides et fatigués dans quarante-cinq minutes. J'ai presque le temps de me saouler pour rendre ces trois petits quarts d'heure plus supportables. J'ai tenu un peu plus d'un an en leur compagnie, mais c'est bien connu, les derniers instants sont ceux qui paraissent les plus longs.

J'en profite pour imprimer chacun des traits du visage de Marc : sa peau un peu luisante, son gros nez qui ressemble à une fraise d'Espagne qui n'a pas mûri, ses yeux noirs aux coins ridés, il a l'air d'avoir dix ans de plus que son âge. Il semble fier de sa bêtise et il a le port droit et altier des imbéciles, imbu de sa personne. C'est le type même du *pashu*¹. Ma mère est indienne et le *pashu*, chez elle, chez

1. Du sanskrit *pasha*, le lien : désigne une personne qui est asservie aux conditionnements et qui mène une existence vide, sans conscience.

nous, c'est celui qui vit sans conscience et qui est esclave de ses pulsions et de ses conditionnements. Accessoirement, qui empoisonne la vie de ceux qui ont le malheur de le côtoyer. J'ai toujours été très étonnée que nous n'ayons pas en français de mot équivalent, d'autant plus que nous avons chez nous de beaux spécimens.

Nous sommes cinq avachis sur les canapés flétris d'un vieux pub d'un village perdu au nord de Lyon. En semaine, il n'y a personne à part quelques habitués déjà bien éméchés. On détonne un peu dans ce décor miteux, vous pensez, cinq cadres qui vont s'enfiler des bières à la sortie du boulot, le gratin de la banque du coin alimente les discussions.

— Tu prends autre chose ?

Agnès me sort de ma contemplation du gros pif luisant de Marc. Elle est gentille, Agnès, mais je ne la reverrai pas après ce soir, ça me rappellerait trop les autres, cette ambiance toxique dans laquelle j'ai baigné.

— Oui, une brune. (Je me lève.) Quelqu'un prendra autre chose ? C'est mon pot de départ, c'est moi qui offre.

Va pour quatre brunes, Linda ne prend rien, elle aime bien se distinguer et j'ai envie de lui suggérer de boire pour oublier que pendant encore quarante-cinq minutes (quarante, maintenant) elle ne sera pas le centre de l'attention. Un vrai drame. Marc ne m'a pas décroché un mot depuis que nous sommes sortis de la banque. C'est drôle, je ne lui ai jamais dit formellement que je démissionnais et

j'ai directement prévenu mon N+2 comme la procédure le prévoit. Je discute avec Agnès et Robin, Linda dévore Marc des yeux en riant très fort dès qu'il ouvre la bouche, je pense qu'elle ne va pas tarder à avoir sa promotion.

— Et tu vas faire quoi, maintenant ? Tu arrêtes définitivement la banque ? Linda, les pieds en plein dans le plat. Un petit air supérieur qui m'insupporte.

— J'ai plusieurs projets, je vais me mettre à mon compte dans tous les cas. Je tiens trop à ma liberté pour rester salariée.

Elle fait une petite moue, je ne sais pas trop comment l'interpréter, mais je pense qu'il y a un peu de mépris et peut-être une pointe d'envie. Une pulsion sadique pointe son nez, je ne peux qu'espérer qu'elle me jalouse.

— Bon, c'est pas tout ça, mais je ne vais pas tarder à aller prendre mon train.

— Moi, pour mon pot de départ, j'aimerais bien qu'on aille faire une bouffe après, l'autre jour, avec Marc, on a trouvé un petit resto...

Grand bien t'en fasse, ma grande, pour moi, il n'y aura pas de bouffe. Tout le monde fait la gueule, mais je jubile intérieurement. On marche tout doucement jusqu'à la banque, je compte les pas. Ce chemin a la même saveur que celui que doivent emprunter les prisonniers lorsqu'ils marchent vers la grille qui symbolise le retour vers leur chère liberté. La différence entre eux et moi c'est que je ne sais pas pour quel motif j'ai été condamnée. Volonté de me conformer aux normes de la société ? Ambition de

devenir une cadre moyenne bien payée vivant en banlieue lyonnaise ? Peu importe, mon crime doit être de vouloir devenir ce que je ne suis pas.

— Tu reviendras nous voir de temps en temps ? Passe manger un midi, ça nous fera plaisir.

Robin sait très bien que je ne viendrai pas. Pourquoi tant de banalités ? Je ne me sens pas d'humeur hypocrite, ce soir.

— On verra.

Je sens dans mon sac le livre qu'il m'a offert ce matin, de l'autre côté, les cadeaux des autres, de superbes stylos qui coûtent un bras. J'ai hâte de lire son bouquin. Je fais la bise à tout le monde, souhaite bon courage en rigolant à Agnès qui prend ma place, elle n'a pas l'air de savoir s'il faut le prendre sur le ton de la plaisanterie. Je me retourne une fois, ils sont déjà loin.

Alors c'est fini, c'était si simple que ça ? Je pars, enfin ! Je quitte ce village pour revenir au cœur de la ville grouillante où je me sens bien. Je n'y remettrai les pieds sous aucun prétexte. Je souris toute seule et les gens me regardent. Ils semblent se demander si je suis dérangée, mais mon sourire est contagieux et je vois quelques visages s'illuminer presque malgré eux. C'est admis de faire la gueule dans le métro, mais on traitera d'allumée une personne qui a un petit sourire aux lèvres. En rentrant chez moi, je laverai ma petite robe noire toute droite qui me donne l'air d'une banquière coincée, ce sera comme si j'effaçais les dernières traces de ce monde sur moi. Je me sens légère, joyeuse et un peu ivre.

Je m'arrête chez le buraliste, je n'ai pas fumé depuis des mois. Moi, la petite fille sage, je me sens pousser des ailes maintenant que je suis enfin libre. Je fume en marchant, c'est très mauvais et c'est très bon. J'ai le sentiment de faire un truc interdit comme lorsque je sortais fumer dans la cour du lycée alors que la cloche de la récréation n'avait pas encore sonné et que je prétextais un passage à l'infirmerie. La tête me tourne un peu plus quand j'arrive sur le quai de la gare, euphorique, impossible d'effacer ce sourire un peu béat qui reste scotché à mon visage. Mon train est là, je monte et il démarre presque aussitôt. J'ai envie de lire, mais je suis trop excitée, je veux vraiment rester seule avec moi-même pour savourer ce moment.

Le paysage défile, il fait beau et chaud, c'est la fin de l'été. J'ai validé mon diplôme il y a quelques jours et je quitte ce job qui signifiait tant pour moi il y a quelques mois encore : l'hypocrisie ambiante, la hiérarchie trop pesante et le trajet d'une heure et demie tous les matins, très peu pour moi. Ce petit TER bringuebalant me conduit vers la liberté. Ce que je vais faire ? Je m'en moque, tout, mais pas la même chose que ces derniers mois. J'ai économisé dans le seul but d'avoir suffisamment de temps pour moi avant de prendre un nouveau départ.

Le type à côté de moi appelle sa mère et je comprends qu'il sort de prison. Ça me fait sourire parce que moi aussi d'une certaine manière. Son voisin en costume cravate et attaché-case s'empresse de changer de siège. Lui,

visiblement, en a encore pour quelques années d'incarcération au sein d'un bureau austère devant lui.

Je n'aime pas spécialement sortir, je suis plutôt du genre asocial, mais en descendant du train j'ai envie de crier ma joie au monde. Victor m'attend chez nous prêt à aller fêter la fin de mon esclavage, comme il dit. Notre couple a un peu souffert de cette année où la pression était importante pour moi. J'aimerais me rattraper, mais peut-être faudra-t-il prendre un peu de distance pour « faire le point » comme on dit. Je lui en ai parlé, il comprend. Il comprend toujours de toute façon. Un tempérament flegmatique que j'ai du mal à apprivoiser. Il m'attend à la gare et nos deux sourires se rejoignent avant même que je ne me sois jetée dans ses bras.

Le vendredi soir, les étudiants envahissent le centre-ville, c'est bientôt la rentrée pour eux. Nous nous asseyons dans un bar et les riffs agressifs nous déchirent les oreilles tandis que nous grignotons une assiette de frites tout en dégustant des bières parfumées. De temps à autre, je sors pour m'en griller une. Nous ne connaissons personne, mais les gens nous parlent et nous finissons tous la soirée autour d'une grande table à refaire le monde et à parler de destinations lointaines. Pourquoi pas un voyage ? Quoi de mieux pour célébrer cette liberté retrouvée ? Paradoxalement, je voyagiais beaucoup étant étudiante alors que j'avais peu de moyens et c'est une fois entrée dans le monde actif que j'ai cessé de parcourir le monde.

Nous rentrons à pied et j'en profite pour tâter le terrain.

Un brin ivre, je sais que j'ai tendance à aligner toutes les pensées qui me traversent la tête et à attendre le lendemain pour faire le tri.

— Ça ne te dirait pas maintenant que je suis plus libre de partir un peu en voyage ? On plaque tout, on part un an, on va en Inde parce que je suis à moitié indienne, c'est une honte de ne même pas y être allée une fois.

Victor rit, me dit que j'ai bu et qu'on en reparle demain. Oui, j'ai bu, mais ça ne veut pas dire que mes propos sont forcément incohérents.

Je me couche et tombe dans un sommeil lourd. Tous les soirs en m'endormant je tente de saisir le passage qui me conduit vers le sommeil, cet instant où les bras de Morphée nous accueillent à la frontière entre conscience et inconscience. Parfois, j'y parviens et c'est un sentiment troublant d'habiter son corps alors que l'on ne peut pas le bouger puis de voir les images défiler de plus en plus vite jusqu'à ce que l'on se sente tomber un peu comme Alice qui passe de l'autre côté. C'est un art le sommeil conscient et je m'y adonne toutes les nuits avec beaucoup d'essais, mais peu de succès. Tout ce temps de sommeil perdu, ça m'embête un peu. Sans surprise, ce soir, le tourbillon incessant des images ne me permet pas de saisir le passage.

Ce soir, la plongée dans le sommeil se fait rapidement et je perds vite conscience. Pour la première fois depuis des mois, je m'enfonce dans une lourde torpeur qui ne laisse aucune place au rêve.

2.

Nous sommes samedi matin et il n'est que huit heures. J'ai dû dormir seulement quatre heures, mais je suis en pleine forme. C'est le parfum de liberté qui me donne des ailes. Victor est encore endormi. Je n'ai jamais le temps de le regarder dormir le matin d'habitude. Il a l'air aussi paisible qu'un enfant avec ses cheveux châtain tout bouclés qui lui donnent un air angélique. Sa peau très claire contraste avec la mienne qui est très brune, lorsque je me recule pour le regarder enroulé dans les draps, j'ai l'impression de contempler un tableau de la Renaissance. Je l'embrasse, mais il ne se réveille pas. Je vais savourer ma matinée comme je n'ai pas eu l'occasion de le faire depuis longtemps. Juste prendre le temps de ne rien faire et d'être là. Je fais couler le café et un parfum de vacances emplit l'appartement. C'est l'odeur qui me réveillait le matin quand on partait en été avec mes parents. Je revois la

petite fille à l'énergie débordante qui courait dans le jardin aux premières heures du jour et je souris : que reste-t-il de cette enfant en moi ? Suis-je encore elle ? Je regarde chaque goutte s'écraser tandis qu'un rayon de soleil me réchauffe. La fenêtre est ouverte, mais il n'y a pas un bruit dans la rue. J'ai l'impression d'avoir la ville à moi dans ce petit moment de solitude où personne n'est levé.

Je repense aux discussions d'hier où chacun parlait de ses voyages. J'ai vu beaucoup de pays, les États-Unis, l'Amérique du Sud et une partie de l'Afrique. Mais ma mère est indienne et je n'ai jamais eu l'occasion de visiter son pays. Pourquoi pas maintenant ? Une petite voix me fait sentir coupable, c'est la voix de la petite fille sérieuse que je me suis appliquée à être si longtemps. Et c'est la voix de la famille et des amis qui travaillent, eux, et qui me pressent de trouver un emploi stable pour acheter un appartement et avoir une vie « normale » le plus vite possible. Je bâille. Je ne sais pas si j'ai envie d'être normale, justement. J'assume presque le fait d'être gravement immature et je suis persuadée que je n'ai pas eu l'adolescence que je devais avoir. C'est pour cette raison que j'ai besoin de vivre ces instants maintenant. À quoi bon repousser davantage ?

La tasse de café fumant à la main, je me scrute dans la grande glace de l'entrée. Je n'ai plus le look de la fille sage : mes cheveux bruns hirsutes partent dans tous les sens, on dirait des *locks*. Avec mon jean large tout déchiré et mon sourire béat qui ne s'efface pas depuis hier, je fais vraiment

baba cool. Je fais un peace à la glace avec une grimace avant de filer me doucher.

Je dois appeler la famille, leur dire que c'est fini et que tout va bien. Maman, d'abord. Ils savent que j'attends l'échéance depuis longtemps et l'attendent aussi dans un certain sens, à moitié dépités de mon incapacité à rentrer dans le moule, mais aussi soulagés que je ne fasse plus un travail qui commençait sérieusement à me scier les nerfs. Maman décroche dès la deuxième sonnerie.

— Alors, heureuse d'en avoir fini avec ces abrutis ?

Je ris, elle sera toujours de mon côté, maman.

— Au fait, je t'ai pas dit, je pars en Inde.

Silence.

— Avec Victor ?

— Je ne sais pas, on doit encore en parler.

Je la sens un peu inquiète, mais heureuse, car elle me pose tout un tas de questions sur l'itinéraire que je n'ai pas prévu. Je la rassure en faisant des recherches sur l'ordinateur au fur et à mesure, à la fin de la discussion, j'ai une dizaine d'onglets ouverts, Google map, des itinéraires de voyages, les pages Wikipédia de certaines villes, et un comparateur de prix pour les billets. Six cents euros aller/retour. Elle ne le sait pas quand je raccroche, mais elle vient de me conforter dans mon choix avec toutes ses questions : je veux partir, il faut que je parte. C'est devenu une véritable nécessité, une urgence, alors qu'il y a une heure de ça, je ne l'aurais pas envisagé si sérieusement.